

Heinrich Gerlach (roman traduit de l'allemand par Corinna Gepner)

Éclairs lointains
Percée à Stalingrad

Extraits (chapitre 3)

Noël noir

Noël approchait. Mais il n'y avait de bienveillante étoile pour briller au-dessus des combattants dans le chaudron de Stalingrad. Le ciel de leurs espérances et de leurs désirs était masqué par des voiles ternes. Ce désert si éloigné de leur patrie était labouré par l'attelage apocalyptique de la guerre, du froid et de la faim, qui faisait chaque jour une moisson plus riche parmi tout ce qui était encore vivant. Sur les champs de mort de Karpovskaïa et de Pechtchanka, de Gorodichtche et de Goumrak, où dormaient les victimes de l'automne rouge sang, les rangées de monticules bruns se multipliaient, recouverts la nuit de blanc par la clémence de la neige, et la forêt nue des croix avec leurs noms et leurs chiffres noirs ne cessait de s'étendre. Mont du calvaire, Golgotha des trois cent mille ! Croix de Stalingrad ! Les croix de bois pourriront, sur les tombes délaissées la vie reflourira ; mais la croix invisible de Stalingrad continuera de se dresser par-delà l'espace et le temps – tel un avertissement.

(...)

Dans le bunker « Ic », on avait terminé les préparatifs de Noël. Certes, personne n'avait même osé penser à se procurer un sapin. Impossible de dégoter ce genre de chose dans le Kessel. À la place, on avait suspendu aux madriers du plafond un cercle de tonneau tressé de papier vert et de branches de pin d'où pendaient des colliers et des bracelets étincelants – le matériel de troc utilisé par le sergent Herbert pour commercer avec la population civile -, ainsi que des cheveux d'ange argentés et dorés découpés dans le papier aluminium de vieux paquets de cigarettes. Sur la couronne étaient posées, précieux trésor préservé de longue date, quatre bougies. Une autre belle bougie, que Lakosch avait échangée quelque part contre du tabac, avait été soigneusement découpée et remplissait à présent trois girandoles. Les mains habiles de l'épicier Fröhlich avaient passé beaucoup de temps à les sculpter avec art.

(...)

Quand l'obscurité fut tombée, Breuer alluma les bougies. Une chaude clarté, jusque-là inconnue, se répandit dans la petite pièce, reflétée par les fils d'argent de la couronne et les yeux brillants des six hommes qui contemplaient en silence les petites flammes vacillantes. Et le parfum de la cire et des branches de pin crépitantes emplit le bunker du souffle de la patrie. Alors Breuer prit son harmonica et doucement s'élevèrent les mélodies des vieilles chansons de Noël.

*Ô toi, pleine de joie, ô bienheureuse,
Miséricordieuse saison de Noël !*

(dernier chapitre)

Décompte final

Les troupes encerclées dans les quartiers nord de la ville – privées depuis le 26 janvier de tout contact avec l'état-major de l'Armée – essayèrent encore deux jours durant un tir massif d'artillerie et de violentes attaques aériennes.

Les commandants de division implorèrent le chef du 11^{ème} corps qui avait la haute main sur le nord du Chaudron, de mettre un terme à ce massacre absurde. Des officiers commandant escadrons ou régiment, abandonnant toute fierté, se mirent à genoux. Le vieux soldat, un cabochard de Prusse-Orientale incapable de sortir du labyrinthe des habitudes et des préjugés dans lequel était enfermé depuis plus de quarante ans, refusa. « Je ne peux pas !... Je ne pourrais plus regarder le peuple allemand en face ! »

Dans la nuit du 1^{er} février, il avait entendu à la radio un « rapport du front » élaboré à Berlin faisant état des « derniers combats héroïques du groupe Paulus ».

Dans sa cave, le maréchal Paulus a brûlé de sa main les documents confidentiels. Les troupes ont combattu jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière cartouche !

Il en avait conclu que Paulus était tombé.

Le deux février, entre trois et quatre heures du matin, arriva un message radio d'Hitler :

Chaque jour, chaque heure supplémentaire de combat permet la constitution d'un nouveau front. J'attends du groupe Nord qu'il accomplisse son devoir avec autant de zèle que l'héroïque groupe Centre.

À ce moment-là, le nord du Chaudron était déjà en pleine déliquescence. Les soldats passaient en masse chez les Russes, les commandants de division, de régiment prenaient contact avec l'ennemi de leur propre initiative, des groupes encerclés déposaient les armes. Lorsque le 2 février 1943 vers onze heures, heure allemande, le général signa la capitulation, il n'avait plus de troupes...

Le combat de Stalingrad était terminé.